

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

LE COUPERET

DONALD WESTLAKE



LE COUPERET

DONALD WESTLAKE

Cadre dans une papeterie depuis vingt ans, Burke Devore, la quarantaine, est un père de famille heureux. Mais un jour il est licencié, atteint de plein fouet par la vague de compressions et de restructurations qui touche l'Amérique des années 1990. Cet employé modèle voit alors sa vie basculer.

Bien décidé à retrouver son bonheur perdu, il est prêt à tout... même au pire !

Le dossier de l'édition permet d'approfondir l'étude du roman noir, en proposant les textes de trois maîtres du genre (Dashiell Hammett, Léo Malet et James Ellroy) ; il analyse les différentes formes qu'emprunte la littérature engagée et revient sur l'adaptation cinématographique du *Couperet* par Costa-Gavras en 2005.

Présentation et dossier
par Anne Cassou-Noguès

4,90 €

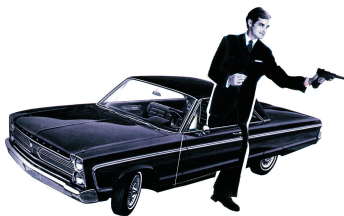
Prix France

ISBN : 978-2-0807-2248-5



9 782080 722485

www.editions.flammarion.com



Le Couperet

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

DONALD WESTLAKE

Le Couperet

Présentation, notes et dossier par

ANNE CASSOU-NOGUÈS,
professeur de lettres

Traduction de MONA DE PRACONTAL

GF Flammarion

Extrait de la publication

Le récit policier
dans la même collection

ASIMOV, *Le Club des veufs noirs*

CONAN DOYLE, *Le Dernier Problème, La Maison vide*

Trois Aventures de Sherlock Holmes

Le crime n'est jamais parfait (Nouvelles policières 1)

LEROUX, *Le Mystère de la Chambre Jaune*

Le Parfum de la dame en noir

Noire Série... (Nouvelles policières 2)

POE, *Double Assassinat dans la rue Morgue, La Lettre volée*

© Éditions Flammarion, 2007, pour la présentation,
la chronologie, les notes et le dossier.

ISBN : 978-2-0807-2248-5

ISSN : 1269-8822

© 1997, Donald Westlake.

© 2001, Éditions Payot & Rivages pour la traduction française.

© 2003, Éditions Payot & Rivages pour l'édition de poche.

SOMMAIRE

■ Présentation	7
Donald Westlake	7
<i>Le Couperet</i> , un roman noir	8
Burke Devore : Dr. Jekyll et Mr. Hyde	12
La satire sociale : la fin justifie-t-elle les moyens?	15
 ■ Chronologie	19

Le Couperet

■ Dossier	299
Pour prolonger sa lecture : le roman noir	301
La littérature : une arme de combat efficace?	306
L'adaptation cinématographique du <i>Couperet</i>	313

PRÉSENTATION

Donald Westlake

Donald Edwin Westlake est né à Brooklyn, quartier populaire de New York, le 12 juillet 1933, dans une famille d'origine irlandaise. Dès 1960, il publie son premier roman, *Le Zèbre / The Mercenaries*. Son récit est fortement influencé par les grands noms du roman noir américain, tels Raymond Chandler ou Dashiell Hammett. Il faut attendre quelques années pour que l'écrivain impose son propre style, caractérisé par l'humour. Il crée alors le personnage de John Dortmunder, cambrioleur qui, au fil de ses aventures, se met systématiquement dans des situations extravagantes (*Pierre qui brûle / The Hot Rock*, 1970 ; *Les Sentiers du désastre / Road to Ruin*, 2005). Écrivain prolifique, Donald Westlake publie sous des pseudonymes. Sous le nom de Richard Stark, il crée le personnage de Parker, un truand froid et cynique. Le premier roman de cette série, *Comme une fleur / The Hunter* (1962), a été adapté au cinéma à deux reprises : sous le titre *Point Blanc* (1967), de John Boorman, puis sous le titre *Pay Back* (1997), de Brian Helgeland. Donald Westlake écrit lui-même pour le cinéma et pour la télévision, en proposant de nombreux scénarios de films ou l'adaptation de romans, tel *Les Arnaqueurs / The Grifters* de Jim Thompson.

Auteur de plusieurs dizaines de romans et d'une centaine de nouvelles, il jouit d'une grande popularité à travers le monde. Ainsi, en France, outre Costa-Gavras qui adapte *Le Couperet / The Ax* en 2005, les réalisateurs Thomas Vincent, Laurence Ferreira-Barbosa et Michel Deville ont porté ses romans à l'écran (respec-

monde du travail est d'autant plus vive que le personnage, loin de se contenter, comme il le fait chez Longus Quinlan, de parler de son entreprise pour retrouver du travail comme d'un combat, part réellement en guerre, agissant comme un soldat.

Un roman amoral

Le Couperet peut apparaître comme un roman immoral. Le lecteur attend en effet en vain que le couperet tombe sur Burke Devore, qu'une punition lui rende la raison, mette en évidence que les moyens qu'il emploie ne sont pas valables. Mais le récit semble s'achever sur la victoire du tueur : il a l'assurance de ne pas être poursuivi par la police, qui prend Exman pour le coupable, en fuite ; et John Carver, chez Arcadia, lui confie qu'il correspond parfaitement au directeur qu'ils recherchent (p. 294). L'immoralité apparente du roman est renforcée par la narration à la première personne de Burke Devore. C'est à travers son regard aveuglé par la folie que nous assistons à l'histoire. Nous pourrions être tentés d'éprouver de l'empathie pour son personnage et d'adhérer à la logique selon laquelle les règles du marché sont telles qu'il n'y a pas d'autres solutions que le meurtre (« Mais jusqu'à quel point ai-je le choix ? [...] L'équation est dure, réelle, impitoyable. Nous arrivons à court d'argent, Marjorie, moi et les enfants, et nous arrivons à court de temps. Il faut que je trouve un emploi, c'est tout », p. 55), et ce, d'autant plus que les raisonnements de Burke Devore s'appuient sur des observations souvent lucides et pertinentes. Pourtant, une telle approche doit être nuancée. En effet, par moments, un regard extérieur nous rappelle l'horreur des actes commis : ce regard extérieur peut être celui du héros lui-même lorsqu'il redevient celui qu'il était avant de tuer, lorsqu'il rédige sa confession dans sa chambre de motel, par exemple (« Je regrette sincèrement ces crimes. Je ne sais pas comment j'ai pu les commettre. Je suis tellement navré pour les familles. Je suis tel-

lement navré pour les gens que j'ai tués. Je me déteste », p. 123), il peut être celui des journalistes lorsqu'ils qualifient le meurtre des Ricks de « brutal », « sauvage », « insensible » (p. 85). De plus, le dénouement n'est pas une apologie du crime mais un ultime chef d'accusation. Si finalement Burke avait été arrêté, la société aurait montré qu'elle n'était pas si mauvaise, qu'elle pouvait se protéger, qu'elle ne justifiait pas toujours les moyens par la fin, mais l'auteur lui refuse cette circonstance atténuante. La critique sociale est d'autant plus virulente que le roman suggère la victoire de ceux qui, comme les patrons, sont prêts à tout pour défendre leurs intérêts, à licencier comme à tuer. Le roman est donc amoral, c'est-à-dire immoral par défaut de sens moral : il ne défend pas explicitement une morale. Il invite plutôt le lecteur à s'interroger sur la société. C'est à lui de formuler la morale, de réagir. La critique, on le sait, est particulièrement efficace quand le lecteur est amené à l'exprimer lui-même.

CHRONOLOGIE

19332005

19332005

■ Repères historiques et culturels

■ Vie et œuvre de l'auteur

Repères historiques et culturels

- 1970** Taux de chômage en France : 1,6 % ; aux États-Unis : 4 %. Il s'agit essentiellement de chômage frictionnel, qui frappe des travailleurs entre deux emplois.
- 1973** Choc pétrolier : les 16 et 17 octobre, les pays arabes, membres de l'Opep (Organisation des pays exportateurs de pétrole), annoncent un embargo sur les livraisons de pétrole contre les États qui soutiennent Israël. L'embargo dure cinq mois, le prix du baril de pétrole est multiplié par quatre et de nombreuses entreprises européennes et américaines sont mises en péril.
- 1978** Déréglementation du transport aérien aux États-Unis : ouverture du service public à la concurrence.
- 1982** Taux de chômage en France : 7,5 % ; aux États-Unis : 9,2 %. Apparition d'un chômage structurel dû à une inadéquation entre les compétences acquises et les compétences requises : un certain nombre de métiers disparaissent, laissant sur le marché du travail des ouvriers qualifiés dans un domaine précis mais ignorants des technologies nouvelles.
- 1985** Taux de chômage en France : 10,3 % ; aux États-Unis : 7 %.
- 1990** Taux de chômage en France : 9,3 % ; aux États-Unis : 5,5 %.

Vie et œuvre de l'auteur

- 1933** Naissance de Donald Edwin Westlake.
- 1958** Publication du premier roman de Westlake, *Le Zèbre / The Mercenaries*.
- 1962** Sous le nom de Richard Stark, Westlake publie *Comme une fleur / The Hunter*.
- 1967** Adaptation cinématographique de *The Hunter : Point Blank*, film de John Boorman.
- 1970** Westlake crée Dortmunder, cambrioleur qui se met systématiquement dans des situations extravagantes, héros notamment de *Pierre qui brûle / The Hot Rock*.
- 1988** Publication de *Faites-moi confiance / Trust me on this*, satire de la presse.

Repères historiques et culturels

- 1993** Taux de chômage en France : 12,4 % ; aux États-Unis : 7,2 %. En France, un fait-divers alimente la presse : Jean-Claude Romand, qui a menti à son entourage pendant dix-huit ans, se faisant passer pour un médecin et un chercheur à l'OMS (Organisation mondiale de la santé) alors qu'il était sans travail, tue sa femme, ses enfants et ses parents avant de tenter de se suicider, de peur que la supercherie soit découverte.
- 1995** Taux de chômage en France : 11,6 % ; aux États-Unis : 5,5 %.
- 1996** Jean-Claude Romand est condamné à la réclusion criminelle à perpétuité.
- 1999** *Ressources humaines*, film français de Laurent Canté qui dénonce la violence des licenciements.
- 2000** Taux de chômage en France : 9,1 % ; aux États-Unis : 4 %. Emmanuel Carrère écrit *L'Adversaire*, roman français inspiré de l'affaire Romand.
- 2001** *L'Emploi du temps*, film français de Laurent Canté, qui s'inspire aussi de l'affaire Romand.
- 2002** Nicole Garcia adapte le roman *L'Adversaire*.
- 2004** Le film français *Violence des échanges en milieu tempéré*, de Jean-Marc Moutout, dénonce le monde de l'entreprise et de la concurrence.
- 2005** Taux de chômage en France : 9,5 % ; aux États-Unis : 5,1 %.

Vie et œuvre de l'auteur

1997

Publication du *Couperet / The Ax*.

Nouvelle adaptation cinématographique de *Comme une fleur : Pay Back*, réalisée par Brian Helgeland.

En France, adaptation du roman de Westlake, *Aztèques dansants / Dancing Aztecs*, par Michel Deville, sous le titre *La Divine Poursuite*.

2005

Adaptation cinématographique du *Couperet* par Costa-Gavras.

Le Couperet

Si vous faites ce que vous estimez juste pour toutes les personnes concernées, alors vous êtes tranquille. Donc je suis tranquille.

P.-D.G. de la Chase Manhattan Bank.

*Pour mon père, Albert Joseph Westlake
(1896-1953).*

« Certes, la vieille superstition selon laquelle les romans sont “pernicieux”¹ a disparu d’Angleterre, mais il en demeure quelques traces dans un certain regard oblique dirigé vers toute histoire refusant d’admettre qu’elle n’est plus ou moins qu’une plaisanterie. Le roman même le plus facétieux² sent plus ou moins peser la réprobation dirigée jadis contre la frivolité littéraire : la facétie ne réussit pas toujours à passer pour de l’orthodoxie³. Tout en ayant peut-être honte de le dire, les lecteurs attendent toujours d’une œuvre – qui, après tout, n’est que du “feindre” (une “histoire” est-elle autre chose ?) – qu’elle soit à quelque degré apologétique⁴, renonçant ainsi à l’ambitieux désir de reproduire vraiment la vie. Ce renoncement, il va de soi que toute histoire empreinte d’intelligence et de lucidité le refusera, car elle discernera vite que la tolérance qu’on lui accorde à cette condition n’est – travestie en acte de générosité – qu’une tentative d’étouffement. La vieille hostilité évangélique⁵ envers le roman, aussi catégorique qu’étroite, et qui le considérait à peine moins favorable à nos chances d’obtenir notre part de paradis qu’une pièce de théâtre – cette hostilité était en fait beaucoup moins offensante. La seule raison d’être d’un roman est de s’attacher vraiment à reproduire la vie. »

Henry JAMES, *L’Art de la fiction*, Klincksieck, 1978 ;
trad. M. SIBON et M. ZÉRAFFA.

1. **Pernicieux** : dangereux, nuisibles moralement.

2. **Facétieux** : drôle, proche de la farce, de la bouffonnerie.

3. **Orthodoxie** : ici, usage admis.

4. **Apologétique** : ici, édifiant, qui vise à défendre ou à justifier une personne, un discours.

5. **Hostilité évangélique** : hostilité de l’Église.

1

En fait je n'ai encore jamais tué personne, assassiné quelqu'un, supprimé un autre être humain. Bizarrement, d'une certaine façon, j'aurais aimé pouvoir en parler avec mon père, vu qu'il en avait l'expérience, qu'il avait ce que nous appelons, dans
5 le monde de l'entreprise, un bagage en ce domaine de compétence ; lui qui avait été fantassin pendant la Seconde Guerre mondiale, qui avait « servi sous les drapeaux » en 44-45 et traversé la France lors de la dernière marche sur l'Allemagne, avait visé, certainement blessé et plus que probablement tué un grand nombre
10 d'hommes revêtus de lainage gris foncé ¹, et fait preuve, rétrospectivement, d'un grand calme par rapport à tout ça. Comment savoir à l'avance que vous en êtes capable ? Là est la question.

Enfin, bien sûr, je ne pourrais pas poser la question à mon père, en discuter avec lui, même s'il était encore en vie, ce qui
15 n'est pas le cas, les cigarettes et le cancer du poumon l'ayant rattrapé dans sa soixante-troisième année et l'ayant descendu aussi sûrement, si ce n'est aussi efficacement, que s'il avait été un ennemi en lainage gris foncé dans le lointain.

La question, de toute façon, trouvera sa réponse d'elle-même,
20 non ? Je veux dire, c'est là que ça passe ou ça casse. Soit je peux le faire, soit je ne peux pas. Si je ne peux pas, alors tous les préparatifs, toute l'organisation, tous les dossiers que j'ai tenus, tous les frais dans lesquels je me suis engagé (et Dieu sait que je n'en ai pas les moyens) auront été vains, et je ferais aussi bien de tout

1. Allusion à l'uniforme allemand pendant la Seconde Guerre mondiale.

25 balancer, de ne plus passer d'annonces, de ne plus monter de plans, de me laisser tout simplement rattraper par le troupeau de bœufs qui se traînent aveuglément vers la grande étable sombre où les meuglements s'arrêtent.

Aujourd'hui en décidera. Il y a trois jours, lundi, j'ai dit à
30 Marjorie que j'avais un autre rendez-vous, cette fois-ci dans une petite usine de Harrisburg, Pennsylvanie, et que je projetais d'aller en voiture jusqu'à Albany jeudi, de prendre l'avion en fin d'après-midi pour Harrisburg, de passer la nuit dans un motel, de prendre un taxi pour me rendre à l'usine vendredi matin, puis
35 de rentrer par avion à Albany vendredi après-midi. L'air un peu inquiète, elle m'a demandé : «Est-ce que ça veut dire que nous devrions déménager ? Partir pour la Pennsylvanie ?

– S'il n'y a pas pire que ça, ai-je dit, je m'estimerai heureux.»

Après tout ce temps, Marjorie ne comprend toujours pas la
40 gravité réelle de nos problèmes. Bien sûr, j'ai fait de mon mieux pour lui cacher l'étendue de la calamité, alors je ne devrais pas en vouloir à Marjorie si je suis plus ou moins parvenu à préserver sa tranquillité d'esprit. Il n'empêche, parfois je me sens seul.

Il faut que ça marche. Il faut que je me sorte de ce bourbier, et
45 vite. Ce qui signifie que j'ai intérêt à être capable de tuer.

Le Luger¹ est allé dans mon sac de voyage, dans la même poche de plastique que mes chaussures noires. Ce Luger avait appartenu à mon père, c'était son souvenir de la guerre, une arme de poing qu'il avait prise à un officier allemand mort, tué plus tôt
50 dans la journée, soit par lui, soit par quelqu'un d'autre, depuis l'autre côté de la haie. Mon père avait retiré le chargeur plein et l'avait transporté dans une chaussette, tandis que le pistolet lui-même voyageait dans une petite taie d'oreiller sale qu'il avait

1. Le Luger P-08, arme de poing qui s'était révélée efficace et peu coûteuse pendant la Première Guerre mondiale, fut à nouveau utilisé pendant la Seconde Guerre mondiale.

prise dans une maison à demi démolie, dans un coin quelconque
55 de la France boueuse.

Mon père ne s'est jamais servi de ce pistolet, à ma connaissance. C'était juste son trophée, sa version du scalp que vous prenez à votre ennemi vaincu. Tout le monde tirait sur tout le monde et, à la fin, il s'était retrouvé debout, alors il avait pris un
60 pistolet à l'un de ceux qui étaient tombés.

Moi non plus, je ne m'étais jamais servi de ce pistolet, ni d'aucun autre. Pour autant que je sache, s'il fallait que je presse la détente avec le chargeur en place dans la crosse, le truc m'exploserait dans les mains. Il n'empêche, c'était une arme, et la
65 seule à laquelle j'avais facilement accès. Et il n'y avait certainement aucun document attestant de son existence, en tout cas en Amérique.

À la mort de mon père, on avait transporté sa vieille malle de sa chambre d'amis à mon sous-sol, la malle contenant son
70 uniforme de l'armée, son havresac¹ plié et la liasse des ordres qui l'avaient jadis déplacé d'un endroit à l'autre, à cette époque inimaginable où je n'étais pas né. Une époque que j'aime à considérer comme plus simple et plus propre que la nôtre. Une époque où vous saviez avec clarté qui étaient vos ennemis, et où
75 c'était *eux* que vous tuiez.

Le Luger, dans sa taie d'oreiller, se trouvait au fond de la malle, sous l'uniforme gris verdâtre aux relents de moisi, avec à côté de lui son chargeur, qui n'était plus caché dans cette chaussette d'autrefois.

Je l'ai trouvé là-dessous le jour où j'ai pris ma décision, je l'ai sorti et j'ai monté pistolet et chargeur dans mon «bureau», la petite pièce supplémentaire que nous appelions chambre d'amis avant que je ne sois tout le temps à la maison et que j'aie besoin d'un bureau. J'ai fermé la porte, je me suis assis à la petite table
85 en bois qui me sert donc de bureau – achetée l'année dernière à

1. *Havresac* : sorte de sac à dos dans lequel le soldat porte son équipement.

un propriétaire particulièrement désespéré qui bradait des affaires devant sa maison, à une quinzaine de kilomètres d'ici – et j'ai examiné le pistolet, qui m'a paru propre et en bon état, sans rouille ni détérioration visible. Le chargeur, cet astucieux petit
90 engin métallique, était étonnamment lourd. Il présentait une fente sur tout l'arrière, par laquelle on pouvait voir la base des huit cartouches qu'il contenait, chacune avec son petit œil rond et aveugle. Touchez cet œil avec le mécanisme de mise à feu, et la balle se propulse pour son unique voyage.

95 Pouvais-je juste insérer le chargeur dans le pistolet, c'est tout, et presser la détente ? Y avait-il un risque ? Ayant peur de l'inconnu, je suis allé à la librairie la plus proche, dans un centre commercial, une qui faisait partie d'une chaîne, et j'ai trouvé un petit manuel sur les armes de poing (encore une dépense !). Ce
100 livre suggérait que je graisse différentes pièces. Je l'ai donc fait, avec de l'huile multi-usages. Le livre suggérait que j'essaie de tirer à sec – presser la détente sans le chargeur ni aucune cartouche en place – et je l'ai fait : il y a eu un petit claquement autoritaire et efficace. Apparemment, j'avais bel et bien une arme.

105 Le livre suggérait aussi que des balles vieilles de cinquante ans pouvaient ne pas être entièrement fiables, et me disait de vider le chargeur et d'y mettre de nouvelles munitions ; je suis donc allé dans un magasin de fournitures sportives, de l'autre côté de l'État, dans le Massachusetts, et j'ai acheté sans aucune difficulté
110 une petite boîte lourde contenant des balles de neuf millimètres que j'ai rapportées à la maison, et là, je les ai logées toutes les huit dans le chargeur, j'ai inséré chaque torpille polie en forçant la résistance du ressort. Puis j'ai fait coulisser le chargeur dans la crosse ouverte du pistolet : *clic*.

115 Pendant cinquante ans, cet outil avait reposé dans l'obscurité, sous un lainage brun, enveloppé dans une taie d'oreiller française, attendant son heure. Son heure, c'est maintenant.

Pour m'entraîner à tirer avec le Luger, j'ai quitté la maison par une journée ensoleillée, en milieu de semaine, le mois dernier, c'est-à-dire avril, et je suis allé à une cinquantaine de kilomètres vers l'ouest passée la limite de l'État de New York, jusqu'au moment où j'ai trouvé un champ désert, à côté d'une route secondaire à deux voies, goudronnée et sinueuse. Des bois vallonnés s'étendaient, sombres et touffus, au-delà du champ. Je me suis garé là, sur le bas-côté plein d'herbes folles, et j'ai avancé dans le champ, avec le pistolet qui pesait lourdement dans la poche intérieure de mon coupe-vent.

Quand je suis arrivé tout près des arbres, je me suis retourné et je n'ai vu personne sur la route. Alors j'ai sorti le Luger, je l'ai braqué sur un arbre proche et – en agissant vite pour ne pas me laisser le temps d'avoir peur – j'ai pressé la détente de la façon indiquée par le petit livre, et ça *a fait feu*.

Quelle expérience! Ne m'attendant pas au recul, ou ne me souvenant pas d'avoir lu quoi que ce soit sur le recul, je n'étais pas préparé à la violence avec laquelle le Luger a sauté en arrière et vers le haut, emportant ma main avec lui, de sorte que j'ai failli me donner un coup dans la figure avec.

D'un autre côté, le bruit n'était pas aussi fort que je l'aurais cru, pas du tout une grosse détonation, plutôt un bruit sourd, comme un pneu qui éclate.

Naturellement, je n'ai pas touché l'arbre que je visais, par contre ¹ j'ai eu celui d'à côté, ce qui a soulevé un petit nuage de poussière, comme si l'arbre avait exhalé un soupir. Alors la deuxième fois, maintenant que je savais au moins que le Luger fonctionnait et qu'il n'allait pas m'exploser à la tête, j'ai visé plus soigneusement, dans la position du tireur debout recommandée par le livre, genoux pliés, le corps vers l'avant, les deux mains agrippant le pistolet à bout de bras pendant que je pointais en

1. «Par contre» est incorrect, de même que l'utilisation de l'adjectif «pire», plus loin, à la place de l'adverbe «pis» (l.158). La traduction reproduit le caractère oral de la narration.

regardant à ras du canon, et cette fois-ci j'ai touché *exactement*

150 l'endroit de l'arbre que je visais.

Ce qui était bien, mais un peu gâché par le fait qu'à force de me concentrer sur ma cible, j'avais de nouveau négligé le recul. Cette fois, le Luger m'a complètement sauté des mains et il est tombé par terre. Je l'ai ramassé, l'ai soigneusement essuyé, et j'ai
155 décidé qu'il me fallait maîtriser cette affaire de recul, si je voulais me servir de ce foutu engin. Et si, par exemple, j'avais besoin de tirer deux coups de suite ? Pas terrible, si le pistolet est par terre ou si, pire encore, je me le suis pris dans la figure.

Alors, de nouveau, j'ai pris la position du tireur debout, en
160 visant cette fois-ci un arbre plus éloigné. J'ai agrippé *fort* la poignée du Luger, et lorsque j'ai tiré, j'ai laissé le recul imprimer une secousse à mon bras puis à mon corps tout entier, de sorte que je n'ai jamais réellement perdu le contrôle du pistolet. Sa puissance a parcouru mon corps avec un frémissement, un tremblement de
165 vague, qui m'a fait me sentir plus fort. Ça m'a plu.

Bien sûr, j'étais parfaitement conscient qu'en accordant autant d'attention aux détails physiques, je ne faisais pas qu'apporter l'importance voulue aux préparatifs, mais que j'évitais aussi, le plus longtemps possible, de penser au véritable objet de l'exer-
170 cice, au résultat final de tout ce travail préliminaire. La mort d'un homme. Même si cela serait abordé bien assez tôt. Je le savais alors, et je le sais maintenant.

Trois coups de feu ; c'est tout. Je suis rentré à la maison, j'ai nettoyé le Luger et je l'ai huilé de nouveau, j'ai remplacé les trois
175 cartouches qui manquaient dans le chargeur, j'ai rangé pistolet et chargeur séparément dans le tiroir du bas de mon classeur à dossiers, et je n'y ai plus touché jusqu'au moment où j'ai été prêt à vérifier si j'étais véritablement capable de tuer un certain Herbert Coleman Everly. Alors, je l'ai sorti et je l'ai mis dans mon sac de
180 voyage. Et l'autre chose que j'emportais, en plus des vêtements et des affaires de toilette habituels, c'était le C.V. de Mr. Everly.

Herbert C. Everly
835 Churchwarden Lane
Fall City, CT 06198
(203) 240-3677

**EXPÉRIENCE
PROFESSIONNELLE**

Direction

Responsable de l'approvisionnement en pâte à papier en provenance d'une filiale canadienne. Fonction de coordinateur entre Oak Crest Paper Mills (branche de production des produits avec polymère) et Laurentian Ressources, Canada.

Suivi des livraisons du produit fini à divers secteurs de l'industrie, notamment l'aérospatiale, l'automobile, l'éclairage.

Direction d'un service de production de 82 personnes, en liaison avec le service de livraison, de 23 personnes.

Administration et Ressources humaines

Responsable des entretiens et de l'embauche pour le service. Chargé de la rédaction des évaluations d'employés, et des propositions d'attribution des augmentations et des primes, conseil auprès des employés.

Secteur industriel

23 ans d'expérience, papeteries, vente de produits papier, auprès de deux entreprises.

FORMATION

Bachelor of Business Administration,
Housatonic Business College, 1969.

RÉFÉRENCES

Service des Ressources humaines Kriegel-
Ontario Paper Products PO Box 9000
Don Mills, Ontario, Canada.

Il existe une profession entièrement nouvelle ces temps-ci dans notre pays, une florissante industrie de «spécialistes» dont la fonction est de former les chômeurs de fraîche date aux techniques de recherche d'emploi, et plus spécialement à l'élaboration
185 de ce *curriculum vitae* si vital, à la façon d'apparaître sous son meilleur jour dans la compétition de plus en plus acharnée pour décrocher un nouveau boulot, un autre boulot, le boulot suivant, bref un *boulot*.

HCE a consulté un de ces experts, son C.V. empeste le conseil à trois kilomètres à la ronde. Pas de photo, par exemple. Pour les candidats qui dépassent les quarante ans, une théorie très répandue affirme qu'il vaut mieux ne pas joindre de photo, et en fait ne fournir aucun élément qui indique clairement son âge. HCE ne
195 donne même pas les dates auxquelles il a travaillé, il se limite à deux indices inévitables : «23 ans d'expérience» et son obtention de diplôme en 1969.

De surcroît, HCE est impersonnel, efficace et direct, ou du moins veut-il s'en donner l'air. Il ne dit rien de sa situation de famille, ou
200 de ses enfants, ou de ses centres d'intérêts (la pêche, le bowling, tout ce que vous voudrez). Il s'en tient à la question concernée.

Ce n'est pas le meilleur C.V. que j'aie lu, mais c'est loin d'être le pire : moyen, je dirais. Sans doute assez bon pour lui obtenir un entretien, au cas où un fabricant de papier chercherait à enga-
205 ger un employé de niveau direction ayant une solide expérience de la production et de la vente des papiers spéciaux avec polymère. Assez bon pour le faire entrer dans la place, je dirais. Et c'est pourquoi il doit mourir.

Le truc, c'est d'être absolument anonyme. De ne jamais être
210 soupçonné, pas une seconde. C'est pourquoi je suis si prudent, pourquoi en fait je roule une bonne quarantaine de kilomètres en direction d'Albany, que je passe carrément dans l'État de New York, avant d'obliquer vers le sud pour revenir dans le Connecticut par une boucle.

215 Pourquoi ? Pourquoi des précautions aussi extrêmes ? Ma
Plymouth¹ Voyager grise n'est pas spécialement voyante, après
tout. Je dirais qu'elle ressemble plutôt à un sur cinq des véhicules
qu'on croise aujourd'hui sur la route. Seulement, si par quelque
improbable hasard un de nos voisins, un de nos amis, un parent
220 d'un ou d'une camarade de classe de Betsy ou de Bill m'aperce-
vait ce matin dans le Connecticut, roulant vers l'est, alors que j'ai
dit à Marjorie qu'à cette heure-ci je serais dans l'État de New York,
roulant vers l'ouest, voire déjà dans l'avion pour la Pennsylvanie,
comment l'expliquerais-je ?

225 Marjorie commencerait par penser que j'ai une liaison. Même
si, à part cette unique fois il y a onze ans – elle est au courant –,
j'ai toujours été un mari fidèle, et elle sait cela aussi. Seulement,
si elle pensait que je fréquentais une autre femme, si elle avait
la moindre raison de mettre en doute mes déplacements et mes
230 explications, ne me retrouverais-je pas obligé de lui dire la vérité ?
Ne serait-ce que pour lui soulager l'esprit ?

« J'étais parti en mission privée, devrais-je finir par lui dire,
tuer un homme du nom de Herbert Coleman Everly. Pour nous,
chérie. »

235 Mais un secret partagé n'est plus un secret. Et de toute façon,
pourquoi ennuyer Marjorie avec ces problèmes ? Elle ne peut rien
faire de plus que ce qu'elle fait déjà, les petites mesures d'écono-
mie domestique qu'elle a mises en place dès l'instant où mon
licenciement a été connu.

240 Oui, elle a fait ça. Elle n'a même pas attendu mon dernier
jour de boulot, et elle n'aurait jamais attendu que mon indemnité
de licenciement soit entièrement dépensée. De *l'instant* où je suis
rentré à la maison avec l'avis (le papier était jaune, pas rose) que
j'allais faire partie de la prochaine réduction d'effectifs, Marjorie
245 a engagé le serrage de ceinture. Elle avait vu cela arriver à des

1. *Plymouth* : marque de voiture américaine très répandue.

amis, des voisins à nous, et elle savait à quoi s'attendre et comment – dans la limite de ses moyens – y faire face.

Les cours de gymnastique ont été arrêtés, l'atelier de jardinage aussi. Elle a supprimé HBO et Showtime¹, ne gardant
250 que le câble de base : la réception par antenne est quasiment impossible dans notre coin vallonné du Connecticut. L'agneau et le poisson ont quitté notre table, remplacés par le poulet et les pâtes. Les abonnements aux magazines n'ont pas été renouvelés. Les expéditions aux centres commerciaux ont cessé, de même
255 que ces longues et lentes déambulations dans Stew Leonard's², derrière un Caddie plein de courses.

Non, Marjorie fait son boulot, je ne pourrais pas en demander davantage. Alors pourquoi lui demander de participer à ça ? D'autant plus que je ne suis toujours pas certain, après avoir
260 tout organisé, tout préparé, de pouvoir le faire. Abattre cette personne. Cette autre personne.

Je dois le faire, c'est tout.

Après avoir regagné le Connecticut, bien au sud de notre quartier, je me suis arrêté à une station-service-supérette, pour
265 faire le plein et sortir le Luger de ma valise, en le plaçant sous l'imper habilement plié à côté de moi, sur le siège passager. Il n'y a personne à la station-service à part le Pakistanais niché derrière son comptoir, à l'intérieur, entouré de revues de charme et de bonbons, et l'espace d'une seconde vertigineuse, je vois là
270 une solution à mon problème : le banditisme. Tout simplement, entrer dans ce bâtiment le Luger à la main, obliger le Pakistanais à me donner l'argent de sa caisse, et puis partir.

Pourquoi pas ? Je pourrais faire ça une ou deux fois par semaine pour le restant de mes jours – ou du moins jusqu'à ce
275 que la Sécurité sociale commence à raquer – et continuer à payer

1. *HBO, Showtime* : chaînes câblées américaines qui produisent des films et surtout de très nombreuses séries télévisées.

2. *Stew Leonard's* : supermarché haut de gamme, spécialisé dans les produits frais.

les échéances pour la maison, la scolarité de Betsy et Bill, et même faire revenir des côtelettes d'agneau sur la table. Juste quitter la maison de temps en temps, aller dans un autre quartier en voiture et braquer une supérette. Voilà qui serait *superpratique*.

280 Je glousse en mon for intérieur quand j'entre dans le magasin, mon billet de vingt dollars à la main, et que je le donne au type maussade et mal rasé, en échange d'un billet d'un dollar. L'absurdité de l'idée. Moi, un braqueur armé. Tuer est plus facile à imaginer.

285 Je continue de rouler vers l'est et légèrement sud, Fall City se trouvant au bord de la Connecticut River, un peu au nord de l'endroit où ce petit cours d'eau se jette dans Long Island Sound. Mon atlas routier de l'État m'a montré que Churchwarden Lane est une ligne sinueuse qui part de la ville vers l'ouest, en s'éloignant de la rivière. D'après la carte, je peux y arriver par le nord, par une route écartée, du nom de William Way, ce qui permet d'éviter la ville.

Pour la plupart, les maisons des collines au nord-ouest de Fall City sont grandes et sobres, claires avec des volets foncés, 295 très Nouvelle-Angleterre¹, bâties sur de grands terrains boisés. Divisés par lots d'un hectare et demi, je dirais. Je serpente lentement le long de la route étroite, je vois les maisons aisées, aucune des personnes aisées ou de leurs enfants aisés n'étant visibles pour l'instant, mais leurs signes sont partout. Paniers de basketball. Deux ou trois voitures garées dans de larges allées. Piscines, 300 pas encore découvertes pour l'été. Kiosques, chemins forestiers, murs de pierres reconstruits avec amour. Jardins immenses. Ça et là, un court de tennis.

Je me demande, tout en roulant, combien de ces gens vivent 305 ce que je vis ces jours-ci. Je me demande combien d'entre eux mesurent maintenant à quel point le sol est mouvant, sous ces

1. Nouvelle-Angleterre : région située au nord-est des États-Unis, où ont débarqué les premiers colons venus d'Europe.

pelouses tondues à ras. Manquez un jour de paie, et vous sentirez cette bouffée de panique. Manquez tous les jours de paie, et là, vous verrez l'effet que ça fait.

310 Je me rends compte que je suis en train de me concentrer sur tout ceci, ces maisons, ces signes extérieurs de sécurité et de satisfaction, non seulement pour me distraire de ce que je prépare, mais aussi pour me conforter dans mon intention. Je suis *censé* mener cette vie-là, au même titre que n'importe lequel des fichus
315 habitants de cette fichue route en lacets, avec leurs noms sur leurs boîtes aux lettres élégantes et leurs panneaux rustiques en bois.

The Windhull's.

Cabett.

Marsdon.

320 *The Elyot Family.*

William Way fait un T avec Churchwarden Lane, comme le montre la carte. Je tourne à gauche. Les boîtes aux lettres sont toutes du côté gauche de la route, et la première que je vois porte le numéro 1117. Les trois suivantes ont des noms au lieu de
325 numéros, puis vient le 1112, et je sais donc que je vais dans la bonne direction.

Je me rapproche également de la ville. La route descend la plupart du temps, maintenant, les maisons commencent à être moins prestigieuses, les indicateurs sont plus classes moyennes
330 que grosse bourgeoisie. Ce qui nous correspond davantage, à Herbert et à moi, finalement. C'est aussi ce qu'aucun de nous deux ne veut perdre, car c'est tout ce que nous possédons.

Les 900, puis enfin les 800, et voici le 835, identifié seulement par le numéro, HCE étant apparemment du genre modeste,
335 qui n'affiche pas fièrement son nom au bord de sa propriété. Les boîtes aux lettres sont toujours à gauche, mais la maison d'Everly est sûrement celle-là, sur la droite, avec une haie de thuyas ¹ en bordure de la route, une allée goudronnée et une pelouse bien

1. *Thuyas* : grands conifères.

entretenue, plantée de deux jolis arbres, une maison modeste et
340 blanche, probablement fin dix-neuvième à bardeaux¹, entourée
de petits massifs de persistants²; et bien en retrait le garage à
deux places attenant et la galerie ont dû être ajoutés plus tard.

Il y a une Jeep rouge derrière moi. Je continue, pas trop vite,
pas trop lentement, et au bout de quatre cents mètres environ,
345 je vois le facteur qui arrive en face. La factrice, en fait, dans un
petit break blanc couvert d'autocollants US MAIL. Elle est assise
au milieu de la banquette avant, de façon à pouvoir conduire de
la main et du pied gauches, et en même temps se pencher pour
atteindre la vitre du côté droit, qui donne sur les boîtes aux let-
350 tres le long de son chemin.

Ces temps-ci, je suis presque toujours à la maison quand le
courrier est distribué, parce que ces temps-ci j'ai un intérêt plus
que superficiel pour l'éventualité d'une bonne nouvelle. S'il y
avait eu des bonnes nouvelles dans ma boîte aux lettres le mois
355 dernier, la semaine dernière ou même hier, je ne serais pas ici,
maintenant, dans Churchwarden Lane, à la poursuite de Herbert
Coleman Everly.

N'est-il pas susceptible d'être à la maison lui aussi, à regarder
par la fenêtre, à guetter le courrier? Pas de bonnes nouvelles
360 aujourd'hui, j'en ai peur. Mauvaises nouvelles, aujourd'hui.

La raison pour laquelle j'ai consacré deux jours au projet
Everly est que je ne savais pas combien de temps il me faudrait
pour le trouver et l'identifier, quelles chances j'aurais d'entrer en
contact avec lui, combien de temps se passerait à le pister, l'at-
365 tendre, le poursuivre, avant que l'occasion d'agir ne se présente.
Mais maintenant, me semble-t-il, il y a de très fortes chances que
je puisse m'occuper d'Everly presque immédiatement.

1. **Bardeaux** : petites planches de bois employées dans la construction des maisons, qui peuvent par exemple remplacer les tuiles ou les ardoises.

2. **Persistants** : arbustes qui ne perdent pas leurs feuilles en hiver.

C'est bien. L'attente, la tension, les doutes ; j'avais appréhendé tout cela.

370 Je tourne dans une allée pour laisser passer la Jeep, puis ressors sur la route et recommence de nouveau à monter, en revenant sur mon chemin. Je passe devant la factrice, et je continue. Je passe devant le 835, et je continue. J'arrive à un croisement et je tourne à droite, puis je fais demi-tour et je reviens au stop de
375 Churchwarden. Là, j'ouvre mon atlas routier, et je le consulte en attendant que le break blanc de la poste fasse son apparition. Il n'y a presque pas de circulation dans Churchwarden, et pas du tout sur cette route secondaire.

La voiture blanche est sale. Elle arrive par ici. S'arrête.
380 Redémarre. Je ferme l'atlas routier et je le mets sur le siège à côté de moi, puis je tourne à gauche dans Churchwarden.

Mon cœur bat à se rompre. Je me sens ébranlé, comme si tous mes nerfs étaient à vif. De simples gestes tels qu'accélérer, freiner, redresser légèrement le volant sont soudain très durs à effectuer.
385 Je n'arrête pas de compenser, je n'arrive pas à doser mes mouvements avec précision.

Devant, un homme traverse la route de droite à gauche.

Je halète, comme un chien. Les autres symptômes ne me gênent pas, je m'y attendais à moitié, mais haleter ? Je me dégoûte
390 moi-même. Comportement animal...

L'homme arrive à la hauteur de la boîte aux lettres marquée 835. J'appuie sur la pédale de frein. Il n'y a pas de circulation visible, ni devant ni derrière. J'enfonce le bouton, et la vitre du côté conducteur s'abaisse silencieusement. Je traverse en biais la
395 rue déserte, j'entends le crissement des pneus sur la chaussée maintenant que la fenêtre est ouverte, je sens l'air frais et printanier sur ma joue et ma tempe, qui résonne à vide dans mon oreille.

L'homme a retiré des lettres, des factures, des catalogues, des
400 magazines : la liasse habituelle. Tandis qu'il ferme le rabat avant

– Eh bien, ces autres entreprises, si, me dit Burton. Et parmi les représentants d'entreprises envoyés là-bas, tous en même temps, il y avait Everly, Asche et Exman.

– Ahhhh ! Et ils se sont rencontrés.

95 – Nous n'avons pas pu le prouver, dit-il, mais je ne pense pas que ce soit nécessaire. J'ai parlé à Exman il y a deux ou trois semaines, comme à vous, et je dois vous dire que je n'ai pas aimé sa façon de se comporter.»

Je vois ça d'ici. L'arrogant Exman, tellement plongé dans ses
100 problèmes, tellement humilié d'être devenu vendeur de costumes, et comme il devait être facile d'envoyer promener cet inspecteur plein de sérieux. Non, le courant ne pouvait pas passer entre eux. Je demande : «Vous l'avez arrêté ?

– Pas de preuves, répond Burton en haussant les épaules.
105 Mais maintenant, on dirait que ma visite lui a fait peur. Il s'est enfui.

– Enfui !

– Volatilisé, me dit Burton avec une évidente satisfaction. Il a laissé sa voiture au parking de l'endroit où il travaille, il n'a rien
110 dit à personne, il s'est sauvé.

– J'ai du mal à l'imaginer, dis-je. Il n'avait pas de famille ? Vous dites qu'il travaillait ?

– Ce n'est pas facile pour la plupart des gens, admet-il. Se tirer du jour au lendemain, en laissant toute sa vie derrière soi. Mais
115 maintenant nous étudions son cas, et que découvrons-nous ? Exman avait des ennuis à la maison. Sa femme avait déjà vu un avocat pour divorcer, il avait des aventures, elle l'a surpris, le truc habituel. Et ce n'est pas sa première femme, c'est la quatrième.

– Le genre qui fiche la pagaille dans sa propre vie, dis-je en
120 manière de suggestion.

– Et dans celle de tout le monde.» Burton range son carnet, avec la photo dedans. «Lorsque nous avons fouillé la maison, elle était pleine d'armes à feu. *Pleine*. Peut-être une douzaine d'armes de modèles différents. Nous sommes en train de toutes les tester

d'excédent de managers. La France n'est plus l'île des bienheureux. Chez nous aussi il souffle un vent froid. Nous devons être un *global player*, nous ouvrir à la mondialisation, sinon la concurrence va nous souffler la mise. Nous ne sommes plus en 1980. Où dois-je mettre quelqu'un comme vous, Chabrier, dans ce nouveau climat qui a déjà tué des gars bien plus costauds ? Bien plus jeunes. Dites-le-moi.

CHABRIER

À mon âge on a un *know-how*, un savoir-faire, qui n'est pas facilement...

BONNET

En temps de guerre il me faut d'autres hommes qu'en temps de paix. Aujourd'hui, j'ai besoin de généraux, qui iront les premiers dans la jungle. Qui sont prêts à faire feu. Aujourd'hui il y a de vrais morts. Vous devez pénétrer la concurrence avec le lance-flammes et la faire sortir de son repaire. Sinon c'est vous qui serez rôti comme un poulet. En temps de paix, Churchill était une nullité. Mais en temps de guerre, c'était un as. Aujourd'hui on demande à nouveau des Churchill, Chabrier.

Top Dogs, trad. Daniel Benoin, © L'Arche, 1999.

1. Quelles sont les ressemblances entre le sort de Chabrier et celui de Burke Devore ? En quoi réside la portée satirique de cette scène ? Imaginez une mise en scène de cet extrait (décors, costumes et jeu des deux personnages...).
2. Synthèse. Par quels moyens les textes littéraires peuvent-ils se révéler particulièrement puissants pour défendre une cause ?

anglicismes, Bonnet manifeste son ouverture au monde et sa connaissance des nouvelles technologies.

L'adaptation cinématographique du *Couperet*

Costa-Gavras adapte *Le Couperet* en 2005 avec José Garcia (Bruno Davert, incarnation de Burke Devore) et Karin Viard (Marlène, sa femme) dans les rôles principaux. L'intrigue est transposée de nos jours, en Belgique.

L'approche du réalisateur

À l'occasion de la sortie du film, le réalisateur répond à une interview qui lui permet d'expliquer son choix d'adapter le roman de Donald Westlake (*CineMovies*, 2 mars 2005).

C'est l'aspect social du roman de Westlake qui vous a tout de suite donné envie de l'adapter pour le cinéma ?

C'était pour moi le plus intéressant. Le côté *serial killer* ne m'intéressait pas. Enfin... Ce qui m'intéressait, c'était le côté *serial killer* social, pas l'histoire du fou qui tue des gens pour le simple plaisir. Mais l'environnement du roman, le pourquoi du passage à l'acte, ça, c'était intéressant... J'ai découvert le roman de Westlake en anglais, à sa sortie, il y a cinq ou six ans. J'ai immédiatement demandé les droits. C'est là que j'ai appris qu'un studio américain avait déjà pris une option pour son adaptation. Le studio n'était cependant pas vraiment convaincu par l'histoire. J'ai attendu. Entre-temps, j'ai réalisé *Amen*. Juste après la sortie de *Amen*, j'ai relancé l'affaire car j'avais appris, par la suite, que les Américains avaient abandonné l'idée d'en faire un film. Il y avait d'ailleurs déjà un metteur en scène sur le coup ! J'ai rappelé Westlake. Je lui ai demandé s'il voulait vendre ses droits à un Européen. Il a été tout de suite enthousiasmé. [...]

Quelle était la fin de son livre ?

Eh bien, le type gagne son poste, et il devient chef de l'usine.

C'est donc la même fin que la vôtre ?

Non, pas vraiment, puisque j'ai rajouté le paramètre de la prédatrice. Mon point de vue change quand même l'ensemble de la chose... Dans le livre, l'intrigue contenait basiquement l'histoire d'un type qui tente un coup et qui le réussit. Moi, avec l'aide de Jean-Claude Grumberg ¹, j'ai préféré considérer que c'était l'histoire d'un type en guerre, l'histoire d'un type qui part en guerre comme son père a pu le faire. Il y a des années de cela, son père était parti en guerre pour le bien de son pays ; lui, il la fera pour le bien de sa famille. Mais quand on fait la guerre comme ça, en solitaire, fatalement, à la fin, on se retrouve devant quelqu'un qui la poursuit à votre place. C'est l'éternelle question du plus fort. Lui est un prédateur, mais il n'est pas le seul prédateur en ce monde ; et il a de grandes chances de rencontrer quelqu'un de beaucoup plus fort que lui.

Propos recueillis par Reynald Dal Barco,
© *Cinemovies*, 2005.

Pour quelle raison Costa Gavras décide-t-il d'adapter le roman de Donald Westlake ? Au regard de votre lecture, cette motivation vous semble-t-elle valable ? Quelle modification a-t-il apportée à l'intrigue ? Pourquoi ?

Le scénario

Pour adapter un roman à l'écran, il faut d'abord écrire un scénario, dans lequel on indique plan par plan comment va se dérouler chacune des scènes. Voici un extrait du scénario, écrit par Costa-Gavras et Jean-Claude Grumberg.

1. Coscénariste du film.

7. EXTÉRIEUR RUE ET VOITURE JOUR retour en arrière

Bruno se retourne et s'adresse à quelqu'un.

BRUNO

M. Birch ?

Birch vidait sa boîte aux lettres et se retourne. Son chien aussi. Ils s'approchent de la voiture

M. BIRCH

Ya ?

BRUNO (*en allemand approximatif*)

Henri Birch, l'ingénieur en papier...

Birch est tout près de la voiture. Il se penche, hoche la tête répétant « ya, ya » et attend la suite.

Bruno lève le Luger et tire. Le coup projette Birch brutalement en arrière. Ses lettres s'envolent. Bruno accélère et fuit. L'expression de son visage semble dire « Et voilà... pas plus compliqué que ça ! » Il sourit.

8. INTÉRIEUR CHAMBRE MOTEL NUIT

Le visage maintenant ravagé Bruno remet le dictaphone en marche. Ému mais décidé il reprend presque solennel.

BRUNO

Je m'appelle Bruno Davert. J'ai choisi de mettre fin à mes jours car je ne supporte pas l'acte que j'ai accompli ce soir... (*hésite*)... Voilà. J'ai toujours été un mari, un père, un employé loyal et responsable.